

André Comte-Sponville « J'ai la sensibilité triste et l'intelligence joyeuse »



André Comte-Sponville, à Paris, le 9 décembre 2020. LUC NOBOUT/IP3

Propos recueillis par Vanessa Schneider

JE NE SERAIS PAS ARRIVÉ LÀ SI...

Hanté par le suicide de sa mère, le philosophe évoque l'attrait qu'exerce sur lui la spiritualité, la perte de son premier enfant et le choix de la philosophie comme moyen de consolation

ENTRETIEN

Le philosophe André Comte-Sponville, âgé de 69 ans, est l'auteur d'une trentaine de livres. Également éditorialiste à *Challenges*, il prend régulièrement part au débat public dans les médias. Dès le début de la pandémie, il a créé la polémique en critiquant le « *sanitairement correct* », la santé posée comme valeur suprême et l'« *obsession autour du Covid-19* ».

Je ne serais pas arrivé là si...

Si ma mère avait été heureuse. Elle était à la fois dépressive et malheureuse. Toute mon enfance s'est déroulée dans la tristesse de ma mère, dans l'angoisse pour ma mère. Elle a fait deux tentatives de suicide lorsque nous étions enfants, mon frère, ma sœur et moi, et elle a fini par se tuer lorsque j'ai eu une trentaine d'années. J'ai grandi dans la hantise qu'elle se suicide, qu'elle souffre, et au fond j'ai appris à vivre et à aimer dans le malheur de ma mère.

J'en ai gardé deux choses : d'abord un fond de gravité, je ne suis pas quelqu'un de léger, je ne suis pas doué pour le bonheur, les plaisirs faciles. Et, en même temps, j'en ai tiré une nécessité de me réconcilier avec l'existence. J'ai eu besoin de la philosophie pour que la vie me paraisse supportable, car il y avait en moi, il y a toujours en moi, quelque chose d'inconsolable. Je me suis consolé de la mort de ma mère, mais de sa vie je ne me consolerais jamais. Je ne serais donc pas devenu philosophe s'il n'y avait pas eu ce malheur de maman à traverser et à surmonter.

Qui étaient vos parents ?

C'était des petits commerçants, aucun des deux n'a eu le bac ni n'a fait d'études supérieures. Mon grand-père paternel était boulanger, mes grands-parents maternels étaient paysans. Mon père était marchand de couleurs à Paris, il vendait des balais, des produits ménagers, de la lessive, avant de devenir grossiste.

Ça marchait plutôt bien, mais son entreprise a été condamnée par l'essor des grandes surfaces, qui ont signé la mort des marchands de couleurs. Ma mère travaillait avec lui, elle faisait office de sténo-dactylo. Ils avaient des relations de couple exécrables, ils ne s'aimaient plus.

Ma mère s'est mise à boire, il m'est arrivé d'aller la chercher au bistrot pour qu'elle rentre à la maison, c'était douloureux. Il lui arrivait d'être joyeuse, mais, quand elle l'était, ça sonnait faux, elle donnait l'impression de faire du cinéma. A l'inverse, lorsqu'elle pleurait dans mes bras, c'était d'une vérité déchirante, si bien que j'en avais tiré la conclusion que la joie était du côté de l'illusion, du faux-semblant, et que la tristesse était du côté de la vérité, ce qui était un mauvais départ dans la vie. Avec les philosophes, les Grecs et Spinoza, j'ai appris qu'en fait c'est l'illusion qui fait souffrir et la vérité qui libère.

D'où venait ce désespoir de votre mère ?

Enfant, je pensais que la faute en revenait à mon père, qui était infect avec elle. J'ai pris le parti de ma mère. Ma mère était difficile à aimer et mon père était facile à haïr. Pour moi, ça a été une chance car, comme le disent les philosophes, « on ne se pose qu'en s'opposant », et il était aisé, de ce point de vue, de m'opposer à mon père. Plus tard, j'ai compris que, comme dans la plupart des pathologies de couple, les torts étaient davantage partagés. Ma mère s'est tuée par déception car, depuis des décennies, la vie ne correspondait pas à ses espoirs.

La vie ne correspond jamais à nos espoirs, mais l'erreur de beaucoup de gens est d'en conclure que si la vie ne répond pas à leurs attentes c'est que c'est la vie qui a tort. Si l'on pense cela, on a raison de se donner la mort. Il faut, au contraire, admettre que ses espoirs sont infondés et illusoire pour supporter la vie. Ma mère rêvait d'un prince charmant, elle n'a pas supporté de se retrouver avec un homme très dur.

Comment expliquez-vous la dureté de votre père ?

Quand il est né, ses parents s'appelaient Comte, il était le troisième garçon d'une famille qui habitait à Paris dans un appartement trop petit. Leurs voisins de palier, qui s'appelaient les Sponville, ont proposé gentiment de prendre mon père chez eux. Mon père a donc vécu toute son enfance relégué chez ces voisins qui l'adoraient et sont devenus son parrain et sa marraine.

Il a aussi été profondément marqué par les bombardements sous lesquels il s'est retrouvé, à Dunkerque, pendant la guerre. Il a eu effroyablement peur, et s'en est voulu d'avoir eu si peur, cela ne correspondait pas aux valeurs viriles de l'époque. Il a cultivé à partir de là une certaine dureté. Il n'a jamais dit un mot gentil à quiconque, ni à sa femme ni à ses enfants. Il n'était que critiques et moqueries. Lorsqu'on allait au restaurant le dimanche, il nous dégommaient les uns après les autres, moi, ma mère, mon frère, ma sœur, avec une ironie méprisante.

J'avais un trouble de l'élocution dont j'ai souffert atrocement et dont il riait sans cesse. Le premier mot gentil que j'ai entendu de lui a été lorsque j'ai été reçu à l'Ecole normale supérieure. A la même époque, je lui ai présenté ma petite amie, à laquelle il a dit : « Qu'est-ce que vous lui trouvez, à ce petit con ? » Pendant longtemps, je lui en ai énormément voulu de toutes ces méchancetés, j'ai passé toute mon enfance à souhaiter sa mort, mais c'était une réaction puérile.

L'adulte que je suis devenu a compris que mon père était alors plus malheureux que méchant. Il s'est ensuite remarié avec une femme merveilleuse et je l'ai vu devenir un mari tendre, charmant, attentionné. Depuis son remariage et jusqu'à sa mort, nous avons eu des relations tout à fait apaisées.

Vous avez été élevé dans le catholicisme ; de quelle façon la religion a-t-elle joué dans votre formation ?

J'ai eu la chance de rencontrer, dans mon lycée public de la porte de Vanves, à Paris, deux aumôniers exceptionnels. C'était pour moi, à cette époque, les meilleurs adultes que j'avais jamais rencontrés, l'humanité à son meilleur niveau. Ils ont tellement suscité mon admiration que je suis devenu chrétien pratiquant. J'allais à l'aumônerie toutes les semaines, à la messe tous les dimanches. Ça a été très important, j'y ai trouvé une spiritualité. Pendant les retraites, j'appréciais davantage les moments de silence et de méditation que les discussions théologiques.

J'avais une foi ouverte au doute, comme il convient, mais très sincère, très vive. Le sacerdoce me paraissait même concevable, mais je ne voulais pas être prêtre, je ne me sentais aucune vocation pour la chasteté. J'ai perdu la foi pour de mauvaises raisons, en 1968, en me réveillant d'extrême gauche du jour au lendemain. La passion politique m'a pris, la religion m'a semblé soudain beaucoup moins

intéressante que la révolution. Comme je l'ai écrit, Dieu cessa d'abord de m'intéresser, puis je cessai d'y croire.

En 1968, vous n'avez que 16 ans, et pourtant cette période vous a marqué...

J'y ai d'abord surmonté mon problème d'élocution. Quand on prend la parole en assemblée générale, hué par les adversaires et applaudi par les partisans, on est obligé d'articuler pour se faire entendre ! Le mai des lycéens a été différent de celui des étudiants. Nous ne pouvions pas nous prendre trop au sérieux : lorsqu'on fait grève dans la cour de son lycée on ne peut pas prétendre qu'on fait la révolution, c'est moins prestigieux que d'occuper la Sorbonne ou l'Odéon. Je me suis guéri plus vite des illusions gauchistes que mes aînés et, un an plus tard, je me suis retrouvé aux Jeunesses communistes par souci de réalisme politique. Je suis resté dix ans au PCF avant de devenir social-démocrate.

Comment la philosophie est-elle arrivée dans votre vie ?

J'ai longtemps été un élève très moyen, j'étais trop malheureux chez moi pour vraiment m'épanouir à l'école. La découverte d'Alexandre Dumas m'avait convaincu d'être écrivain. Les sarcasmes de mon père ont également beaucoup joué. Je me souviens d'une fois où nous étions en voiture, il se moquait de moi une fois de plus parce que je parlais mal. Je devais avoir 10, 11 ans. De rage, je me suis dit : « Puisque je n'arrive pas à parler correctement, je vais écrire. »

J'ai commencé à être bon lorsque je suis arrivé en classe de terminale et que j'ai découvert la philo. Mes premiers poèmes et nouvelles étaient d'une tristesse à pleurer, alors que, dès que j'essayais de philosopher, c'était tonique, allègre. J'en ai déduit que j'étais plus doué pour le second exercice. J'ai la sensibilité triste et l'intelligence joyeuse. J'ai fait le choix de la lumière.

Je suis devenu très bon élève en hypokhâgne, au lycée Louis-le-Grand, à Paris, et je suis entré à Normale-Sup du premier coup. J'ai ensuite enseigné en lycée, puis comme assistant à la Sorbonne, où je suis resté quatorze ans. Ma vocation était d'écrire, enseigner était un métier, mais il fallait bien que je gagne ma vie.

Et arrive le succès avec « Le Petit Traité des grandes vertus » (PUF, 1995), vendu à 300 000 exemplaires en grand format...

J'ai arrêté d'enseigner à 46 ans, et j'ai pu me permettre de me consacrer à l'écriture de livres. J'ai également fait de nombreuses conférences rémunérées, ce qui m'a valu des critiques. Je me souviens d'une « une » de magazine très blessante titrée « Ces philosophes qui se vendent ». Pourtant, pouvoir vivre de sa parole et de sa plume, lorsqu'on est philosophe, est tellement exceptionnel que j'aurais tort de m'en priver.

Entre-temps, vous vous êtes marié et vous avez connu un drame, la perte d'un enfant.

Ma petite fille est morte à six semaines d'une méningite foudroyante, le 6 mai 1981. La victoire de la gauche dont je rêvais follement depuis 1968, je l'ai vécue dans les larmes. J'ai récemment choqué à propos de la pandémie en disant « toutes les morts ne se valent pas ». Evidemment tous les êtres humains sont égaux en droit et en dignité, mais il est plus triste de mourir à 20 ans qu'à 69 ans, ce qui est mon âge, ou à 81 ans, ce qui est l'âge moyen des victimes du Covid-19. Ceux que ça choque n'ont pas perdu d'enfant. Ceux qui ont perdu des enfants savent que ce n'est pas du tout la même chose de perdre son enfant ou son grand-père.

Je me suis remis de la mort de ma fille, mais pas de l'angoisse de mort. J'ai eu trois fils ensuite, j'ai vécu ma paternité dans la peur effrayante de les perdre. Comme disait Victor Hugo, « faire des enfants, c'est donner des otages au destin ». J'ai tellement plus peur pour mes enfants que pour moi que, là encore, je n'arrive pas à comprendre que des gens de mon âge craignent le Covid-19. On devrait remercier le ciel tous les jours que cette pandémie frappe les plus vieux et pas les plus jeunes.

Après votre premier mariage, vous avez rencontré votre compagne actuelle, avec laquelle vous vivez depuis trente-deux ans. Vous n'avez jamais été célibataire ?

Je n'ai pas la vocation du célibat. Je suis le contraire d'un dragueur, alors, quand je suis célibataire, je suis totalement seul, ce qui est assez triste. La solitude ne m'est pas confortable. Je ne connais rien de mieux qu'un couple heureux. Mais l'amour qui m'a le plus bouleversé est l'amour parental. Rien n'est plus fort que cet amour, des millions de gens donneraient leur vie pour leurs enfants, il n'y a rien de plus étonnant dans l'humanité.

Est-ce que ce sont ces réflexions sur la mort, la vie, l'amour qui vous ont poussé à participer au débat public, d'abord sur l'euthanasie, à laquelle vous êtes favorable, puis sur la pandémie, en brisant le consensus ?

J'insiste beaucoup sur la différence entre le philosophe citoyen que j'assume être et le philosophe engagé. J'ai horreur du modèle sartrien de l'intellectuel engagé qui soumet sa pensée à une cause déjà constituée par ailleurs, ce qui revient à nier la liberté de l'esprit. Je me définis comme un intellectuel citoyen qui participe, dans la limite de ses moyens et de ses compétences, au débat public. Le climat ambiant m'agaçait, et j'ai voulu relativiser. Il y a eu 100 000 morts du Covid-19 en France en quatorze mois. Dans la même période, 700 000 personnes sont décédées d'autre chose. En outre, 150 000 personnes meurent du cancer chaque année, il y a 225 000 nouveaux cas de malades d'Alzheimer par an.

Toute mort est triste, il faut essayer de sauver tout le monde, mais j'ai du mal à me dire qu'une maladie dont le taux de létalité est de 0,5 %, dont l'âge moyen des décès est de 81 ans et l'âge médian de 84 ans, soit une catastrophe sans précédent. Je suis surtout effaré que l'on sacrifie en partie l'avenir de nos enfants pour la santé de leurs grands-parents. Pour moi, il s'agit d'une inversion de la solidarité intergénérationnelle. Ceux qui ont le plus à se plaindre de la pandémie, ce ne sont pas les gens de ma génération, ce sont les jeunes. Un pays dont la priorité des priorités serait le sort de ses octogénaires, est-ce cela qu'on veut pour nos enfants ? Je trouve cela tout à fait effrayant.

Que le meilleur gagne ! d'André Comte-Sponville Robert Laffont, 96 pages, 10 euros